

Compétition — Le 18^e FFM Un festival plus humain?

Mario Cloutier

Numéro 174, septembre–octobre 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/49817ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Cloutier, M. (1994). Compétition — Le 18^e FFM : un festival plus humain? *Séquences*, (174), 6–9.

LE 18^e FFM

UN FESTIVAL PLUS HUMAIN?

En conférence de presse pré-festival, la vice-présidente Danièle Cauchard nous avait promis de l'humain. Nous en avons eu. Pas autant que certains chroniqueurs voudraient bien le faire croire, mais de l'humain il y eut, du moins sur les écrans. Du cinéma à hauteur d'homme, des films préoccupés par la condition humaine un peu partout sur la planète. Reste que la lourde mécanique centralisatrice du FFM et les problèmes qu'elle suscite nous éloigne passablement de cette volonté humaniste...

De toute façon, le FFM a encore connu du succès auprès des cinéphiles. La récolte cinématographique était satisfaisante et le public choyé par de belles initiatives comme l'accès aux conférences de presse et les projections en plein air. En outre, le Festival continue de remplir admirablement sa fonction première qui demeure de nous faire faire le tour du monde en 11 jours, les pieds bien collés au plancher. La découverte des cinématographies étrangères demeure au centre de l'événement. Certes, il s'agit, pour la plupart des films, de la production commerciale des pays représentés, mais, même de ce côté, il y a des choses encourageantes. Ainsi, si Martin Girard a eu peine à trouver des films de genre dénotant une recherche formelle, Johanne Larue nous indique que le jeune cinéma américain indépendant est prometteur, Janick Beaulieu a trouvé le même espoir chez de nouveaux auteurs français tandis que Sylvie Gendron s'est penchée sur Panorama Canada.

M.C.

La compétition

En compétition officielle, sans être un grand millésime, le cru 1994 s'avère satisfaisant. Faut de **Rouge**, le dernier Kieslowski ne pouvait être présenté en compétition puisqu'il l'avait été à Cannes, le vin blanc servi par les œnologues Losique et Cauchard, avait bonne bouche. Tantôt fruité et savoureux (**Canción de cuna**, **The Sum of Us** et **Sista Dansen**), tantôt corsé (**La symphonie de Russie**, **Tom & Viv** et **Pepe si Fifi**) et parfois pétillant à souhait (**Le vent du Wyoming**, **Enciende mi pasión** et **Le sourire**), le vin officiel du festival

a su contenter tous les goûteurs du dimanche, ceux qui aiment particulièrement ce que les Américains appellent avec justesse les «feel good movies».

Dans cette cuvée portée sur l'humain, encore une fois, rien d'étonnant de voir un film comme **Once Were Warriors** remporter la plus haute distinction. L'histoire de la survie de cette femme battue est touchante, pour ne pas dire percutante, en raison d'une violence parfois à la limite du supportable. Rena Owen est remarquable dans le rôle de Beth, comme l'a souligné le jury



d'ailleurs. La photographie de Stuart Dryburgh, le directeur photo attitré de Jane Campion, est tout aussi adéquate, mais le fait n'en demeure pas moins que le film du Néo-Zélandais Lee Tamahori ne sort guère des sentiers battus du vocabulaire et du style conventionnels.

On peut en dire autant de l'autre grand gagnant de cette année, le film espagnol **Canción de cuna** de José Luis Garci. Sobre et élégant, ce long métrage sait émouvoir avec ce portrait d'un amour maternel impossible, de l'affection de femmes cloîtrées pour un bébé «tombé du ciel».

SUR LE PLATEAU DE KABLOONAK

«Le drame est dans la vie réelle et spécialement dans la vie primitive. L'homme aux prises avec la menace naturelle forme le plus puissant conflit du monde».

Robert J. FLAHERTY

Les habitués de la NCT n'auraient pas reconnu leur théâtre en cette soirée glaciale de la mi-avril 1993. En effet, pour un soir seulement, l'entrée du théâtre Denise-Pelletier a été transformée en façade de cinéma spécialement décorée pour un film-événement. Sur le panneau lumineux, on peut lire: *Nanook of the North* by R. Flaherty.

Nous sommes dans le New York des années 20 et l'on s'apprête à tourner les dernières scènes de *Kabloonak* de Claude Massot, une coproduction franco-canadienne de Georges Benayoun pour Ima Films à Paris et Pierre Gendron pour Bloom Films à Montréal.

Ces scènes «de ville» constituent néanmoins l'exception dans un film qui se veut une reconstitution dramatique de ce que vécut le cinéaste Robert Flaherty lors du tournage de *Nanook of the North*, de son arrivée à Port Harrison (Nouveau-Québec) en 1920 jusqu'à la sortie du film sur les écrans, deux ans plus tard. Film inclassable à l'époque, *Nanook* devait ouvrir la voie à un nouveau genre cinématographique: le documentaire.

Kabloonak est d'ailleurs le projet d'un documentariste, le Français Claude Massot, qui signe ici son premier film de fiction après avoir mis sept ans à en figoler le scénario avec Sébastien Régner. Le producteur Pierre Gendron admettra volontiers qu'il s'agit là du meilleur scénario qui lui ait été présenté depuis *Jésus de Montréal*.

Pour Massot, qui a côtoyé les Indiens Wayanas de Colombie, les aborigènes d'Australie et diverses peuplades du Mali à la Terre de Baffin, il était évidemment hors de question de tourner dans des décors ou des extérieurs reconstitués. En 1990, le budget de *Kabloonak* est donc évalué à 12,5 millions de dollars américains si l'on tourne dans le Grand Nord canadien. On débute la distribution des rôles inuits qui s'étendra sur une année.

Mais à ce stade, *Kabloonak* offre assez peu de garanties aux yeux d'éventuels investisseurs. C'est le premier film de fiction d'un cinéaste relativement peu connu. On y emploiera en très grande partie des acteurs non-professionnels inuits dont les dialogues, en langue inuktituk, seront sous-titrés. (C'était avant que *Dances With Wolves* ne connaisse le succès que l'on sait.) Devant la difficulté d'amasser les fonds, le projet est donc mis en suspens pendant deux ans jusqu'à ce qu'une entente soit conclue avec Mosfilm, l'équivalent russe de l'ONF: le film sera tourné en Sibérie pour un budget réduit de moitié.

Dès lors, il s'agit de ramener vers Montréal tous les acteurs inuits préalablement choisis dans tous les coins de l'Arctique et d'expédier tout ce beau monde en Russie. La chasse aux passeports et aux visas semble avoir été un épisode épique en soi qui pourrait facilement faire l'objet d'un livre.

Le tournage débute en catastrophe le 13 avril 1992 à Providenja, en Sibérie. Pour les scènes de Port Harrison, un poste de traite est construit spécialement pour les besoins du film: un an plus tard, un garde y est encore de faction. La production loge sur un brise-glace russe qui fait également office d'hôtel et de moyen de transport entre les îles de la mer de Barents.

Mais les impondérables surgissent de partout lorsqu'il s'agit d'«organiser la réalité» — au lieu de simplement la saisir — dans un environnement aussi difficile. Ainsi les retards s'accumulent en raison du climat, de la mauvaise organisation russe et du ravitaillement erratique, à tel point que l'on doit suspendre le tournage au bout de douze semaines, faute de... neige. Il reste encore des scènes cruciales à compléter, notamment une importante chasse à l'ours au cours de laquelle Flaherty et Nanook ont failli perdre la vie. Ce sont des scènes qui nécessitent la construction d'iglous mais la saison étant trop avancée, les structures de glace s'effondrent sur la tête des acteurs!

À la fin de juin 1992, 4,5 millions de dollars plus tard, et avec l'équivalent d'une heure et demie de film, on arrête la production. Avant que celle-ci ne puisse reprendre au printemps de 1993, Pierre Gendron aura le temps de produire *Le*

Sexe des étoiles de Paule Bailargeon, Georges Benayoun s'occupera de *Mina Tannenbaum* de Martine Dugowson (avec Romane Bohringer) et le comédien principal, Charles Dance, qui incarne Flaherty, aura le temps de tourner deux autres films.

Ce long contretemps aura néanmoins eu un avantage, celui de permettre un certain recul. La monteuse Joëlle Hache



Charles Dance dans le rôle de Flaherty

(à qui l'on doit *IP5*, *Camille Claudel*, *37² le matin* et *Urga*) s'est déjà mise à la tâche et a pu citer des besoins spécifiques quant aux scènes manquantes. On procède déjà à un pré-montage où des amorces noires et une description des scènes remplacent provisoirement le matériel absent.

Vers la fin de mars 1993, on est en mesure de reprendre le tournage en Terre de Baffin. On a également réaménagé sensiblement le scénario, prévu des horaires serrés de construction d'iglous et rassemblés de nouveau tous les acteurs inuits d'aussi loin que Yellowknife, Igloolik, Iqaluit et Cape Dorset. Par un hasard extraordinaire, l'interprète de Nanook dans le film de Massot, Adamie Inukpuk, est lui-même le petit-fils du Nanook qui côtoya Flaherty au début du siècle.

Le recours à des acteurs pour ainsi dire sans expérience, bien loin de compliquer les choses, se trouve en parfait accord avec la démarche de Massot et de Flaherty. Les protagonistes inuits sont ici pour Massot exactement ce qu'ils étaient pour Flaherty à l'époque: des gens d'un naturel désarmant et sans aucune prétention, qu'ils soient ou non devant la caméra.

Un incident vient toutefois assombrir le tableau en cours de route. Deux semaines avant la reprise du tournage, le chef-opérateur Jacques Loiseux est victime d'un malaise

Le film s'est vu attribuer deux prix et une mention. Le conservatisme du jury présidé par Carole Bouquet est démontré ici par le fait que *Canción de cuna* a été récompensé pour sa mise en scène qui s'avère pourtant tout à fait convenue et sans relief, même s'il faut reconnaître son efficacité au larmomètre.

Ce n'est pas le cas de *Poussières de vie* de Rachid Bouchareb, une œuvre qui aurait pu être encouragée par le jury œcuménique, surtout en ce qu'il s'agit d'un thème peu connu, celui des camps de rééducation communiste vietnamiens auxquels tentent d'échapper quelques jeunes en risquant leur vie. Il est vrai que cette co-production franco-algérienne filmée en Malaisie par un Algérien vivant en France et portant sur l'histoire de Vietnamiens, fils de soldats américains mais parlant avec un accent parisien, ne réussit guère à émouvoir. Allez savoir pourquoi...

Miranda Richardson, par contre, dans *Tom & Viv* du britannique Brian Gilbert, est subjugante dans le rôle de la femme du célèbre poète T.S. Elliot. Nous aurons l'occasion de reparler de ce film, mais disons qu'il s'agit d'une belle surprise de la part du cinéaste qui avait commis le mélo raciste *Not Without My Daughter*. La même remarque pourrait s'adapter à Roger Spottiswoode et son trop long *Mesmer* qui donne toutefois l'occasion au talentueux Alan Rickman de composer un personnage haut en couleurs et d'aller cueillir un prix d'interprétation.

The Sum of Us, le film australien de Kevin Dowling et Geoff Burton, réunit également plusieurs qualités «humanistes» qui ont fait la force de la compétition du FFM cette année. Peut-être utopique par moments, après tout les pères aussi ouverts à l'homosexualité de leur fils ne sont pas monnaie courante, ce film représente un bel appel à la tolérance. Mais est-ce qu'un tel sujet est vraiment digne de recevoir un prix de scénario, celui-ci étant assez banal et prévisible? Et surtout,



Charles Dance avec le réalisateur Claude Massot

cardiaque. Il sera remplacé au pied levé par François Protat qui retrait tout juste de l'étranger. Loiseleux sera toutefois présent pendant le reste du tournage de façon à assurer une meilleure continuité visuelle. Par exemple, on tiendra à rendre avec le plus de justesse possible cette lumière bleue qui émane le soir des igloos éclairés de l'intérieur et cette luminosité si particulière que l'on y retrouve à l'intérieur le jour.

L'équipe de tournage est formée à 95% de Canadiens. En rassemblant cette équipe, les producteurs tenaient à s'entourer de gens qui sauraient fonctionner dans des conditions climatiques extrêmes et fort exigeantes. On a donc choisi en grande majorité des techniciens qui avaient participé au tournage d'*Agaguk* et de *Map of the Human Heart*. Dans un environnement où le mercure tombe couramment sous les -50° C, où le soleil implacable fait fondre les igloos à -20° C et où la moindre opération prend quatre fois plus de temps à accomplir qu'en conditions normales, on réussissait tout de même à tourner une quinzaine de plans par jour. Soixante-dix ans après Flaherty, la caméra peut fonctionner par -55°, même sans la protection inventée par Nanook. Le défi consistait davantage à rallier une équipe de trente-cinq personnes, en plus des figurants, et à les entasser dans des igloos de grande taille spécialement conçus pour le film (toujours selon la manière traditionnelle).

La production a connu sa part d'avaries de toutes sortes. Entre les nombreuses pannes d'équipement, les éléments contrariants et les chiens de traîneaux fatigués qui se battent entre eux, à peu près tous les membres de l'équipe ont été indisposés chacun à leur tour, à commencer par Adamie-Nanook qui a dû soigner une pneumonie. On a fait largement usage d'antibiotiques et les brûlures par le soleil étaient

monnaie courante.

Ce soir, toutefois, les Inuits ne sont plus présents que sur l'affiche du film de Flaherty placardée devant le cinéma. Son film terminé, le *Kabloonak*, l'étranger blanc, est de retour chez lui. Les séquences nordiques ont été complétées il y a à peine deux jours, et hier encore on apportait des changements de dernière minute aux scènes new-yorkaises qui doivent clore le film. Certains plans feront appel à quelques dizaines de figurants en costume d'époque que l'on est en train de préparer dans les loges du théâtre. Dans un bureau improvisé juste à côté, la productrice déléguée Ginette Petit règle les derniers détails logistiques pour assurer la bonne marche d'une longue nuit de tournage. Une part non négligeable de son travail consiste ici à tenter de concilier sans trop de heurts deux façons de travailler qui divergent souvent: celle des Québécois et celle des Français.

Arrivée la veille d'Iqaluit (anciennement Frobisher Bay en Terre de Baffin), Charles Dance arbore encore la barbe de



Kabloonak

Flaherty qu'il faudra couper et un hâle prononcé qui devra disparaître sous le maquillage. Plus tard cette nuit, il doit jouer une scène difficile qui établit un lien important avec une autre scène tournée il y a un an. Il doit également faire appel à des notions de langue inuktituk qui se font un peu lointaines. À

KABLOONAK

Pour le spectateur, le premier long métrage de fiction de Claude Massot est une véritable splendeur pour les yeux tant les images de Jacques Loiseleux et de François Protat captivent l'attention et provoquent l'émerveillement. Pour les critiques, par contre, *Kabloonak* est une énigme, à l'image même de ses origines, *Nanook of the North* de Robert Flaherty. Il est évident que le principal objectif de Claude Massot était non pas de composer une image biographique de celui que l'on peut considérer comme étant le premier documentariste, mais plutôt d'illustrer les difficultés de tournage du premier documentaire de l'histoire du cinéma. Ce qui n'empêche nullement le cinéaste de créer une fiction dont les quelques éléments psychologiques tourmentent autour de la relation amicale entre Flaherty et le fidèle Nanook, personnage principal de son enquête ethnographique. S'il est vrai que tout réalisateur est libre de manipuler son sujet à sa guise, force est d'ajouter qu'en tant que critique et spectateur avant tout, nous aurions voulu en savoir plus sur le personnage de Flaherty, sur les raisons qui l'ont poussé à tourner un film sur les Esquimaux, sur la brève relation amoureuse qu'il aurait entretenue avec une femme du Grand Nord. Certes, Claude Massot nous procure quelques moments de pure magie (en particulier les scènes de répétition), mais n'empêche que *Kabloonak* demeure un beau film inachevé. Robert Flaherty était un être conforme à ce personnage impavide d'Irlandais, à l'esprit et au corps assurés, pionnier, trappeur, homme d'action. Les films qu'il a tournés lui ressemblent. Il s'agit d'un personnage complexe que le film de Massot ne fait qu'à peine esquisser. Soulignons tout de même que Charles Dance assure à son personnage une retenue exemplaire, même si parfois on sent l'acteur impuissant devant le personnage qu'il est censé incarner.

Élie Castiel

l'instar de tous les membres de l'équipe, il avoue volontiers une certaine fatigue et n'est pas mécontent de voir enfin s'achever ce projet qui le tient sur un pied d'alerte depuis un an.

Ainsi, seize mois après la fin d'un tournage mouvementé et soixante-douze ans après la sortie de *Nanook of the North*, *Kabloonak* devait inaugurer le XVIII^e Festival des Films du Monde de Montréal.

Dominique Benjamin

comment défendre ce choix en présence d'une originale «histoire inventée» comme *Le vent du Wyoming*?

Toujours au rayon des films «humains», il faut souligner la qualité des deux longs métrages asiatiques en compétition. D'abord, le film de la Chinoise Zhang Nuanxing, *The Story of Yunnan*, raconte le destin tragique d'une jeune Japonaise demeurée en Chine à la fin de la guerre. Œuvre touchante et stylisée qui aurait aussi pu se tailler une place au palmarès. Même chose pour *Les deux drapeaux*, film coréen de Aum Jong Sun, qui étudie admirablement bien les comportements humains en temps de guerre. Ici aussi, les femmes sont les premières victimes. Un sujet des plus sérieux traité avec finesse et un brin d'humour.

Les deux autres films portant sur des sujets féminins, *La vie d'un héros* de la Québécoise Micheline Lanctôt et *Sista Dansen* du Suédois Colin Nutley, préfèrent également le sourire aux graves questionnements que pourraient suggérer leur scénario. Avec beaucoup d'humour, Micheline Lanctôt revient sur un de ses thèmes favoris, les relations mère-fille, en traitant du souvenir et du temps qui passe. Malgré certaines difficultés inhérentes au budget restreint, la construction du récit en fait un film tout à fait intéressant. Colin Nutley joue aussi sur le montage pour élaborer *Sista Dansen*, une histoire qui plonge également avec brio dans la psyché féminine. L'excellence du jeu de la comédienne Helena Bergström et des dialogues font de ce long métrage une petite partie de plaisir cinématographique.

Toutefois, il faut avouer que rien, dans toutes les œuvres mentionnées ci-haut, ne sort de l'ordinaire du filmage classique. Il est donc revenu au jury de la presse internationale, plus audacieux, de souligner le travail du québécois André Forcier avec *Le vent du Wyoming*. Ne dépassant en rien l'originalité de son *Au clair de la*



Canción de Cuna

lune, le cinéaste longueillois ressassé ici les mêmes idées sur l'amour et les femmes. Pour les amateurs du genre, il faut toutefois avouer que Forcier n'a jamais été aussi loin dans les dialogues et les situations frôlant le surréalisme fellinien. Et, dans le fond, Forcier n'est-il pas atteint du même mal que Claude Miller qui, lui aussi cette année, ne pensait qu'à «ça» dans **Le sourire**. Le «plus gros nom» parmi les cinéastes en compétition a amèrement déçu avec un film objet, comme on dit une femme objet. D'ailleurs, le démon du midi a fait bien des victimes cette année puisque l'on peut inclure dans le groupe l'Espagnol José Miguel Ganga et **Enciende mi pasión**. Un film certes amusant, mais au propos plutôt simpliste.



Once Were Warriors



Tom & Viv

Dans un tout autre ordre d'idée, il faut souligner la sélection éclairée de deux films d'Europe de l'Est qui auraient probablement eu plus de succès au Festival du nouveau cinéma et qui tranchaient ici par leur souci de recherche formelle. Aride par moments, **La symphonie de Russie** de Konstantin Lopouchansky s'avère une fable satirique fascinante sur la Russie éternelle, tourmentée et décadente. Un film dont il faut souligner l'excellence du travail avec la lumière et les couleurs. Encore mieux, dans le genre complexe, **Pepe et Fifi**, du cinéaste roumain Dan Pita, nous dit, en se servant de belles métaphores visuelles et sonores, que depuis la chute du communisme, l'Est a joint

dans la dèche les pays en voie de développement. C'est «l'apocalypse maintenant», comme on dirait «apocalypse now», dans cette Roumanie de la magouille triomphante où la jeunesse ne contemple que des horizons bouchés.

Tout ceci nous laisse avec quatre longs métrages, dont **Kabloonak**, film d'ouverture justement récompensé par le prix de la meilleure contribution artistique. Des trois autres, il ne pourra être question ici et ce n'est pas faute de place... Mais 16 sur 19, c'est une très bonne moyenne pour un festival qui nous a habitués à pire. Alors, félicitations pour votre beau programme!

Mario Cloutier

LA VIE D'UN HÉROS

Les gens qui connaissent mal Micheline Lanctôt ne voient pas que cette femme possède un sens de l'humour exceptionnel. Les mêmes journalistes qui la considèrent comme une féministe extrémiste ou lui inventent des humeurs massacrantes ne comprendront donc rien à **La Vie d'un héros**. D'abord il y a le sujet, les relations mère-fille en face du temps qui passe, des souvenirs, vrais ou faux qui naissent et perdurent. Ensuite, le traitement cinématographique où le présent et le passé s'entremêlent constamment pour former ou déformer la réalité.



Gilbert Sicotte

Ce projet ambitieux est certes miné par un budget à la diète, mais l'habile montage qui donne son rythme au film et garde notre intérêt éveillé, ainsi que l'humour constant des dialogues et des situations sauvent amplement la mise. À ce sujet, la scène où le philosophe radio-canadien, Jacques Languirand, se retrouve dans son plus simple appareil est tout simplement hilarante. La cinéaste ne se gêne pas pour faire la vie dure aux mythes de toutes sortes et c'est là que son long métrage atteint son but.

On passera vite sur les maquillages théâtraux de certains personnages et la participation d'Aubert Pallascio sur la bande son en faux Allemand. Peut-être était-ce voulu après tout? On n'en serait pas à un clin d'œil près dans ce film construit en porte-à-faux. Micheline Lanctôt a un regard singulier, unique en cette terre de cinéma réaliste. Cynique, elle l'est probablement, mais certainement pas plus que la triste époque à laquelle nous vivons.

M.C.

